



L'ART PEUT-IL SAUVER L'AMOUR ?

12 septembre 2011 au Théâtre du Rond-Point

Texte d'orientation de Philippe Lemoine

Love and Peace. Avant que ne disparaissent les derniers hippies, on peut se demander où ont disparu leurs rêves. Alors que le Club de Rome n'avait pas encore dit stop à la croissance, une brèche s'était ouverte dès les années 60. Le consensus des Trente Glorieuses sur la Croissance et la Paix se fissurait sous la poussée d'une nouvelle exigence : l'Amour et la Paix ! Depuis, on a pourtant connu les années-fric, les années-sexe, les années-haine. Love. Quelle illusion de jeunesse ! Où est passé l'amour ?

La question est d'autant plus actuelle que frémit à nouveau un parfum d'utopie. Jeremy Rifkin annonce la civilisation de l'empathie. Bardés de *smartphones*, connectés en *wi-fi* ou en *Bluetooth*, équipés de Kinects, nous nous sentons à même de réinventer le New Age. Pourquoi ne saurions-nous pas utiliser la Toile pour faire triompher l'humain ? Mais si nous ne sauvons pas l'amour, qu'est-ce qui peut être humain dans l'humain ?

Les réseaux ont beau couvrir le Globe et la Terre a beau être plate, l'amour s'est recroquevillé. Nous avons des centaines d'amis sur Facebook mais notre horizon amoureux est confiné au face-à-face d'un couple à l'espérance de vie restreinte. Trois ans au maximum pour l'amour-passion, disent les spécialistes de la biochimie des humeurs ! Aux Etats-Unis un couple sur deux se transforme en divorce. Aucune loi ne résiste pourtant aux injonctions de l'amour. Les mariages sont de plus en plus souvent mixtes, multiconfessionnels ou multiraciaux ; les couples sont homos ou hétéros. Où sont les interdits ? Où sont les barrières ? Où sont les frontières ? Certaines batailles restent à mener mais les sentiments paraissent déjà inaptes à occuper les vastes territoires qui leur sont ouverts. Qu'est-ce qui nous manque ? Nous sentirions-nous handicapés dans l'horizontal ?

Dans « Tu dois changer ta vie ! », Peter Sloterdijk rappelle que Nietzsche a reconnu un principe de verticalité dans ce qui pouvait constituer l'homme comme homme. Ce sont les exercices de retraite, de séparation, de prise de distance qui structurent cette verticalité. La religion a pu en sembler la seule expression. Mais il existe plusieurs formes d'ascèse. Depuis la Renaissance, c'est l'Art qui a représenté l'exercice majeur à travers lequel l'homme s'est émancipé et a trouvé sa stature. L'Homme était devenu la mesure de toute chose et l'Artiste l'aidait à déployer cette mesure. Mais aujourd'hui, l'Art peut-il encore sauver l'amour et sauver l'homme avec lui ?

Trois questions se trouvent ainsi emboîtées dans cette interrogation. La première est celle de l'historicité du psychisme humain : si l'on parle du Beau et si

l'on parle de l'Amour, sommes-nous face à un éternel humain ou y a-t-il des transformations en cours dans l'espace délimité par le rapport vertical à soi et le rapport horizontal aux autres ? La seconde question est anthropologique, c'est celle du rapport à l'impossible : vouloir s'approcher de la création est-il une ascèse réservée à quelques uns ou peut-il y avoir, parce que la technologie le permet, une démocratisation de l'accès à la création ? La troisième question est politique : sommes-nous réellement prêts à redéfinir l'échelle des priorités ? Au moment où l'euro vacille, sommes-nous vraiment prêts en Europe à placer l'Art et l'Amour au centre d'un projet collectif ?

Ce sont ces trois questions qui structureront la soirée du débat du 12 septembre.

1- L'historicité du psychisme humain

Dans « l'Amour Fou », André Breton se pose la question : « Pourquoi l'amour est-il éphémère ? » Avant même les avancées récentes des sciences du vivant, l'idée communément admise était en effet que l'amour n'était pas programmé pour durer. Breton s'oppose à cette idée et avance une autre vision : celle de sentiments qui seraient comme un métal rouillé, souillé, corrompu, fragilisé par son environnement.

Mais qu'est-ce qui serait ainsi corrosif pour l'amour dans le climat des sociétés humaines ? Des traces en suspension. L'atmosphère serait pleine de la mémoire des peurs, des jalousies, des haines accumulées au fil du temps. A la manière dont on parle parfois d'intelligence collective, il faudrait supposer que flotte dans l'éther un sentiment de détestation collective.

Tout le message de Breton consiste à dire qu'on peut lutter contre les effets mortifères de ces signes étouffants. Il y aurait en quelque sorte une thérapeutique possible dans le surréalisme. Une dose de psychanalyse, deux doses de libre association et quelques pincées d'intuition créatrice : l'Art pourrait en quelque sorte sauver l'amour.

Peu avant, Sigmund Freud avait publié « Malaise dans la civilisation ». A la distinction qu'il effectuerait entre inconscient, pré-conscient et conscient, il ajoutait la vision d'une autre trinité : le Ça, le Moi et le Surmoi. Il appelait « économie psychique » cette structure en trois étages. La question soulevée dès les années 30 était celle de la consistance de l'instance d'autorité en surplomb du sujet qu'est le Surmoi. Après les tueries de la première guerre mondiale, où en est l'autorité des Pères ? La civilisation n'est-elle pas prête à s'en remettre à des régimes autoritaires pour rétablir ce surplomb défaillant ? Et, si c'est le cas, l'Art n'est-il pas enrôlé dans les chantiers d'érection symbolique de nouvelles idoles collectives plutôt que dans les combats d'émancipation des destinées individuelles auxquels appelaient les Surréalistes ?

L'interrogation est à nouveau ouverte avec ce qui se passe sur les réseaux sociaux et qui amène à s'interroger sur ce qu'on appelle aujourd'hui « la

nouvelle économie psychique ». L'idée, initiée par Charles Melman, c'est que ce ne serait pas seulement le Surmoi mais le Moi qui commencerait à se balader en dehors des psychismes individuels pour se fixer sur des logiques institutionnelles. On croit que les personnes se racontent sur les réseaux numériques mais c'est de plus en plus le « ça » qui parle. On est dans le pur symbolique, dans la pure répétition dépourvue de subjectivité. Mais, si l'on assiste au déclin du Sujet, l'Amour est plus que jamais en danger et l'Art ne peut que contribuer à la rendre plus éphémère.

Qu'en pensent les Artistes et qu'en pensent ceux qui entendent promouvoir un Art numérique ?

2- Le rapport à l'impossible

Dans « Lascaux ou la naissance de l'Art », Georges Bataille va plus loin que Breton.

Il ne dépeint pas l'Art comme un simple contrepoison. Il démontre que l'Art n'existerait tout simplement pas si l'homme n'était pas habité par la haine de soi.

Dans la grotte de Lascaux, les murs de la caverne sont couverts de chevaux, de bisons, d'aurochs, d'oiseaux magnifiquement dessinés. Mais ce qui frappe Bataille, c'est qu'il y a un absent : la figure humaine. L'homme préhistorique ne dessine pas l'homme. D'où l'hypothèse de Bataille selon laquelle l'homme est habité par la haine de lui-même, en raison de sa trop grande intelligence instrumentale. Avec l'outil, l'homme a rompu les liens magiques qui l'unissaient à la Nature. Il a trouvé une efficacité dans les courts-circuits, mais il a perdu une vérité et une inscription dans l'ordre du monde.

Pour Bataille, l'homme ne surmonte cette haine de lui-même qu'en retrouvant une autre idée de l'homme à partir de l'idée de Dieu. Et l'idée de Dieu, il y accède par la représentation de l'animal. Il lui faut peindre les animaux pour trouver le divin et échapper à la haine. C'est cette nécessité qui marque la naissance de l'Art.

En fait, l'Art est intimement lié aux religieux et c'est à la Renaissance qu'un principe de verticalité laïque et artistique se distingue de la verticalité religieuse. Après la naissance de l'Art, la Renaissance engendre la naissance de l'Artiste. Figure majeure de ce nouveau personnage, Albert Dürer réalise un autoportrait où il se figure comme homme à la place de Dieu.

En même temps que l'homme moderne se cherche dans l'affirmation du pouvoir de la Raison, l'Artiste incarne une autre voie d'accès à l'Universel. Deux siècles plus tard, Emmanuel Kant étend les Lumières au-delà de la Raison jusqu'à la faculté de juger, telle qu'elle s'énonce dans l'esthétique. La pure subjectivité est, autrement que la Raison mais comme la Raison, une voie d'accès à l'universel humain.

Porteur d'une transcendance, l'Artiste ne cesse de devoir affirmer qu'il n'y a pas de création sans liberté du sujet. Face aux églises, face aux censures, face aux partis, face aux identités nationales, l'Artiste n'a pas à clamer comme Galilée : « Et pourtant, elle tourne ! ». Sa mission est de dire : « Et pourtant, c'est comme ça que je crée ! ». En voyage à Venise, Dürer lui-même est menacé d'emprisonnement pour avoir incarné l'autonomie de l'individu-créateur par rapport aux corporations d'artisans-reproducteurs.

Pas d'Art sans lutte contre la haine de soi et contre les logiques instrumentales ; pas d'Artiste sans affirmation du sujet. Tout ceci rend bien hasardeuse la revendication actuelle d'un droit de chacun à la création. Trois mouvements se conjuguent pourtant pour donner une pertinence à ce thème. Le premier c'est l'excès de sérieux dans lequel s'enferment les artistes au XIXe siècle, avec le romantisme et la recherche d'un statut de génie. Les Arts incohérents, Dada, Duchamp, le Surréalisme se donneront pour tâche de dégonfler la baudruche. Mais si l'Art peut s'incarner dans un urinoir, qui empêchera chacun de croire pouvoir être un artiste ?

Le second mouvement c'est celui de la démocratisation de l'Art avec l'émergence de l'esthétique industrielle et du design d'abord, puis avec l'apparition de politiques culturelles au lendemain de la guerre. Rendre beaux les objets du quotidien d'une part, rendre le beau accessible à tous d'autre part. Une ambition gigantesque mais au prix de combien d'ambiguïté ! Art à l'âge de sa reproduction mécanique, marché de l'art, cote, collectionneurs, conservateurs, metteurs en scène ou en situation, art-scandale, art-dépression. Buzz, bizz, liquides et état gazeux, égos gonflés à l'hélium ! Si l'Art n'est plus synonyme d'authenticité mais de notoriété, s'il n'est plus lutte contre la haine de soi mais amour ou haine de soi, qu'est-ce qui m'empêche de revendiquer les quelques instants de célébrité mondiale que m'a promis Andy Warhol ?

Le troisième mouvement c'est celui d'Internet et de la génération des « digital natives ». Ils ont entre les mains une technologie qui permet d'accéder à tout et d'interagir avec tout. On peut reproduire, détourner, sampler, réintroduire, recomposer. Et créer ? Au-delà des conflits sur le droit d'auteur comme on les a connus dans la musique avec Hadopi, la question brûlante est celle du droit à la copie privée. Pillage, disent les industriels du cinéma. Pas de création sans droit à la copie, répondent tous les libertaires. Peut-il y avoir des technologies d'information et de communication aussi puissantes sans que soit reconnu un droit de chacun à devenir créateur ?

Alors hasardeux ou fondé, ce droit à la création pour tous ? Une piste est celle de l'échelle à laquelle se joue la partie. « Qu'est-ce que tomber amoureux ? C'est l'état naissant d'un mouvement collectif à deux » a écrit Francesco Alberoni. Si l'on vise à engluer l'Art dans les débats collants sur le lien social, il est probable qu'on restera scotchés au plafond. Pour redescendre sur terre ne faut-il pas s'intéresser aux émergences et aux petits nombres ? D'où l'importance des lieux, des groupes temporaires, des espaces dédiés à de nouvelles intermédiations avec l'Art et avec la création ! Et parmi ces espaces restreints, quid de la rue et quid de ce que disent les artistes des rues ?

3- L'Art et l'Amour au centre des politiques ?

Le XXe siècle n'a pas été un siècle d'amour. Il a connu l'invention d'une nouvelle échelle de la haine : il a inventé la notion de guerre mondiale, puis celle de génocide. Avec le nucléaire et les dérèglements écologiques, l'horizon s'assombrit encore plus et nous entraîne vers un avenir d'autodestruction. Comment dévier le cours des choses et nous engager dans une métamorphose ?

Il faudrait commencer par revoir l'ordre des priorités. Depuis près d'un siècle, l'économie trône au centre des politiques publiques. Chaque crise est l'occasion de renforcer son règne. Dans la crise déclenchée par la bulle des crédits *subprimes*, la priorité a d'abord été de sauver les banques par des injections massives d'argent public. Aujourd'hui, face à la tourmente financière qui menace l'Europe et les Etats-Unis, la priorité est l'endettement des Etats qui en est résulté. La croissance n'est plus une promesse pour les peuples mais les travaux forcés pour éponger une dette dont les responsables égrènent les chiffres comme autant de mantras mortifères.

Nous souvenons-nous du temps où les richesses n'étaient pourtant pas les mêmes et où l'on édifiait des pyramides ? Nous souvenons-nous du temps où l'on construisait des cathédrales ? Ou, plus près de nous, Versailles ? L'Art a été longtemps au centre de l'action collective. Alors que les marchés financiers attaquent la zone euro, que pèse la culture quand ils font vaciller la Grèce ?

Il faudrait oser l'incandescence. Le problème n'est pas de se voiler les yeux sur la crise, il est de regarder la réalité autrement. Il ne s'agit pas non plus de faire plaisir aux artistes, même si on ne peut rien faire sans eux. Les alliés existent et l'Art doit être partie prenante des alliances entre acteurs hétérogènes qui s'érigent en nouvelle force de transformation du monde. Nous sommes dans une période de mutation. Contrairement aux technocrates, les entrepreneurs devinent que l'économie change de nature et se transforme en économie de singularités où l'esthétique joue un rôle essentiel.

La culture peut devenir un chantier majeur pour l'emploi et cesser d'être un symbole de précarité pour devenir le vecteur d'un nouvel universel moins fondé sur le statut que sur les besoins d'énergie, de diversité, de remise en cause de soi tout au long de la vie qu'appelle la révolution actuelle de l'échange marchand et non-marchand. Une authenticité nouvelle est à rechercher dans le travail déjà engagé par des élus locaux pour refonder par des gestes forts des identités collectives à l'échelle d'une ville ou d'une région, là où l'on peut le mieux tendre une corde entre les traditions et la modernité.

Si la politique s'appuie sur l'incandescence de l'Art, si elle en fait un levier de mutation vers un nouvel universel et qu'elle exprime son authenticité, alors elle fera renaître le visage de l'espoir. L'espoir que nous sachions surmonter les forces de haine qui nous entraînent, pour ouvrir le chemin par lequel pourra se sauver l'Amour.